



TYSZBLAT : Erag, 1973.

dense, d'où surgissent le mystère de l'homme, sa simplicité et sa présence sensitive. Cet espace mystérieux on le retrouve dans la série des *Cubes Stations* et dans les *Modules* très architecturés, violemment colorés, des sérigraphies de Marko Spalatin, à la galerie Lahumière. Les formes architecturées en mouvement, rappelant des éléments de machines vivant dans l'espace, composent spécialement les toiles d'Angelo Dona, à la galerie Camille Renault. Enfin il faut noter aussi les toiles aux plans simples, souvent monochromes, rouges, bleus ou jaunes de Rötterud à la galerie Entremonde, et les qualités de graveur dont fait preuve Eva Bednarova à la galerie Lambert de l'Île Saint-Louis.

Proches de l'Art conceptuel, Ben, chez Daniel Templon expose ce qu'il appelle *La destruction de l'œuvre d'art*, une série de phrases significatives qui affirment son objectivité et son égocentrisme volontaire ; et, Bertrand-Benigne Lavier — galerie Lara Vincy — avec son très intéressant *MASSACRE DE LA SAINT-BARTHELEMY*, point de départ d'un entier processus de transferts en chaîne dans l'espace et le temps, comme l'écrit Pierre Restany.

Des très nombreuses expositions de groupe, il faut retenir la tendance hyperréaliste, représentée chez Liliane François par : Babou, J.M. Cuasante, Le Boulanger, Jean-Pierre Le Boul'ch, Laszlo Mehes, Dinah Maxwell Smith ; le très poétique *Hommage à Alfred Jarry*, à la galerie Le Soleil dans la tête, particulièrement bien illustré par Avril, avec une œuvre remarquable, et par Fernand Michel, David Giles, Nicolas Artheau, Comby.

Trente sept manifestations qui, avec la Biennale de Paris, donnent le coup d'envoi de la saison d'avant-garde 1973-1974.

QUINZAINE LITTÉRAIRE  
43, rue du Temple - 4e

1. Oct. 1973

## Dans les galeries

Dans le cadre de la Biennale de Paris, les galeries de la Rive Gauche ont organisé vingt-six expositions réservées aux jeunes artistes. Parmi elles la Galerie Liliane François propose une sélection de six représentants de la tendance réaliste dont le retour en force est peu souligné à la Biennale. A la recherche d'une coïncidence totale entre l'image et le réel tel que le regard peut le concevoir, ils ont recours à la réalité quotidienne et en tirent une image-constat, précise, agressive et dérisoire. Trompe-l'œil total, on ne sait plus s'il s'agit de peinture ou de photo, et cependant on est dérangé ; l'espace n'est plus celui de la photo, il devient vivant, spécifiquement pictural, on est obligé de regarder ce que l'on ne voyait plus dans la réalité : le tableau est plus vrai que nature. Message politique ? C'est en tout cas la vision d'un monde usé, banal et angoissé, celui dans lequel nous sommes impliqués, que l'artiste nous impose. (Galerie Liliane François, 15, rue de Seine. Du 18 septembre au 6 octobre.)

C'est un thème commun qui a été proposé aux jeunes artistes qui exposent au « Soleil dans la tête » : « hommage à Jarry ». Et encore une fois le miracle se produit. Ubu admet toutes les interprétations, se prête à toutes les complicités et chacun peut s'y débarrasser de ses cauchemars. Ici deux tendances : les uns abordent le sujet à travers Ubu, leur création haute en couleurs s'attache à en rendre le caractère stupide, farce et sanglant, c'est la satire qui l'emporte. Les autres se sont penchés sur d'autres écrits de Jarry : « Les jours et les nuits », « l'Amour absolu » de ton très différent ; l'insertion de l'imaginaire dans le réel y prend l'aspect d'une conception du monde et non plus d'une révélation cocasse de l'insolite. (Galerie « Le soleil dans la tête », 10, rue de Vaugirard. Du 18 septembre au 6 octobre.)

Galerie la Roue : « La parole est à la peinture » en dépit des modes, de la boulimie d'un marché de plus en plus avide de nouveautés sensationnelles, de la vague de refus du

métier, du savoir-faire, les trois peintres exposés ici affirment, par des démarches bien distinctes, la continuité et la vitalité de la peinture.

Ces personnalités différentes ont trouvé dans la peinture le moyen d'expression qui convient à leur sensibilité. Tous les trois partent de la volonté d'appréhender le réel : Grataloup trouve son inspiration dans la nature et le point de départ de chaque toile est un dessin exécuté sur le motif, tandis que Messac et Tirouflet travaillent à partir de photographies. Chez Grataloup la couleur

s'impose au dessin par une suite d'opérations méthodiques sur une toile entaillée, à partir de laquelle seront établies des séries de feuilles où s'inscrira la progressive métamorphose des formes premières. Messac joue sur le symbolisme de la couleur (utilisée ton sur ton) et son utilisation inhabituelle pour exprimer avec efficacité ses préoccupations sociales. Il expose ici une série de toiles illustrant le thème du travail, de l'effort musculaire. Tirouflet, représenté par une série de fenêtres avec bouteilles,

s'exprime dans une gamme très subtile de blancs et de gris où le motif est réduit à la transparence, grâce à un travail savant et minutieux qui met en valeur la texture de la matière.

C'est, en résumé, le travail pictural qui, chez ces trois artistes, enrichit l'image, en quelque sorte malgré eux. Leur œuvre permet en effet de croire à l'actualité de la Peinture qui, ils le prouvent, peut encore parler très fort. (Galerie la Roue, 16, rue Grégoire-de-Tours. Du 18 septembre au 6 octobre.)

Chez Marcel Bernheim, pour la dixième année consécutive, le peintre américain Eleanor King expose ses dernières œuvres. Cette espèce de Protée de la peinture fait la preuve, une fois de plus, de la diversité de son talent : depuis un immense quadriptyque où sa palette presque fauve fait flamboyer un paysage traité de façon plutôt symboliste en passant par une série de scènes de foules d'un expressionnisme satirique, sans oublier des paysages urbains et des visages traités suivant le procédé « encre et café ». C'est cependant,

me semble-t-il, moins dans l'encre et l'huile que dans l'aquarelle qu'Eleanor King est vraiment elle-même. Elle l'utilise à grandes touches amples, presque gestuelles, dans des tons aux nuances très riches, communiquant une sorte de respiration de rythme vital à l'élément évoqué. (Galerie Marcel Bernheim, 35, rue La Boétie. Du 26 septembre au 9 octobre.)

Régine Cathelin-Simonet